

Le Lotus

de la Grande Compassion

Bulletin de la Société bouddhique suisse Jôdo-Shinshû • 3^e série • numéro 31 • décembre 2005

Editorial

Chers Compagnons du Nembutsu,

La liturgie traditionnelle du Nouvel An, célébrée le 1^{er} janvier au Shingyôji, incluait ce passage du *Sûtra de Vie-Infinie* qui dit que, partout où se rend le Buddha :

*«Sous les cieux, l'harmonie le suit. Le soleil et la lune brillent clairement.
Le vent et la pluie viennent à temps, les calamités et les épidémies ne surgissent plus.
Le pays prospère, le peuple est en paix, les troupes et les armes sont inutiles.
On honore la vertu, développe la civilité, s'applique à la bienséance et cultive la modestie.»*

En effet, si le Nouvel An n'est pas une fête à justification proprement religieuse, il constitue cependant une étape bien utile au début de cette nouvelle tranche de notre existence, l'occasion de réfléchir sur la réalité du bouddhisme dans notre quotidien. Et le *Sûtra* nous rappelle ici, en temps opportun, que le rayonnement du Buddha et de son enseignement ne concerne pas seulement notre destinée dans une vie future, mais déborde aussi dans notre vie ordinaire de tous les jours. Certes, c'est une vision bien idéale qui apparaît dans le *Sûtra*, et elle semble bien différente de ce que l'actualité nous annonce régulièrement. Non seulement l'actualité mondiale ou nationale véhiculée par la presse, mais aussi les simples aléas ou tracasseries que nous affrontons tous, au jour le jour. Or, le bouddhisme en général, et l'enseignement de la Terre Pure en particulier, vise à transformer la perception que nous avons habituellement de la vie. Souvent, nous sommes en effet comme débordés par celle-ci, et nous pouvons nous sentir impuissants ou découragés face aux événements les plus triviaux de la bête réalité. L'enseignement du Buddha nous apprend cependant à discerner les ressorts des passions qui agitent notre existence; il nous amène à découvrir la véritable nature des choses derrière leur réalité éphémère et illusoire. C'est ainsi que nous pouvons acquérir, chacun à notre échelle, une certaine sérénité dans les tribulations de la vie.

Shinran discerne "dix bienfaits en la vie présente", qui découlent de la foi dans les vœux du Buddha Amida et peuvent nous reconforter en cette vie même. L'un d'eux est la protection constante par la lumière spirituelle du Buddha Amida (*shinkô jôgo*), telle que l'expose le *Sûtra des contemplations* : «Chacun des rayons de sa lumière éclaire entièrement les univers des dix directions, et elle embrasse les êtres du nembutsu sans les abandonner» (cf. *Le gué vers la Terre Pure*, p. 115). La lumière spirituelle du Buddha doit être distinguée du simple éclat de son corps physique, qui est pourtant immense. Car elle n'est autre que le rayonnement de sa sagesse illimitée, son omniscience. C'est elle qui a permis au Buddha Amida de concevoir la méthode doublement extraordinaire du *nembutsu* : celle-ci est en effet *excellente*, parce qu'elle nous transfère la totalité des mérites que le Buddha a réunis à la perfection dans son nom; mais, en plus, cette méthode est *facile*, puisqu'elle se résume à la prononciation de

ces quelques mots : «Je prends refuge dans le Buddha Amida !» (*Namo Amida Butsu*). Par son omniscience, le Buddha ne voit plus d'obstacle, ou de fossé, entre les êtres ordinaires que nous sommes et la réalité ultime : nous aussi, nous pourrions finalement en réaliser la paix profonde. Ce fait est acquis une fois pour toutes dès le premier instant de foi dans l'efficacité des vœux du Buddha Amida. Quelle que soit la suite de notre existence, nous pouvons à tout instant nous rappeler que nous sommes *enveloppés par la sagesse du Buddha et la chaleur de sa compassion*. Certes, la lumière d'Amida n'est pas de celle qui s'observe à travers le prisme de la science! Elle est d'une autre nature, mais non pas moins réelle. Elle est de la nature de la vérité absolue, par delà les illusions des apparences.

Depuis le départ du Vénérable, le Shingyôji a poursuivi ses activités, grâce à votre soutien, dont je vous suis si reconnaissant. Vous trouverez dans le calendrier 2006 la date et les sujets des enseignements qui accompagneront les fêtes et qui répondront, je l'espère, à vos souhaits.

Avec mes fidèles messages,

Jérôme Ducor

La conférence de Saint-Maurice du Vénérable Jean Eracle

Le Vénérable Jean Eracle est décédé dans le train qui le conduisait à Saint-Maurice où il devait faire une conférence sur le thème « origines et identité ». Vous trouverez ci-dessous le début de cette conférence que M^{me} Härrî avait dactylographiée pour l'occasion, ainsi qu'une copie de la première page du manuscrit. La suite de la conférence sera publiée dans les prochains numéros du *Lotus*.

Premier festival francophone de philosophie
Saint-Maurice (CH-VS) du 8 au 11 septembre 2005

Thème général : **Origines et identité** **Exposé de Jean Eracle**

11 septembre à 13h. à la bibliothèque du Collège

I. Enthousiasme et perplexité

Chers étudiants et étudiantes,
Mesdames et Messieurs,

Au début de cet exposé, permettez-moi de vous faire une confidence : il y a quelques mois, je reçus un projet de programme de ce festival avec l'énoncé de son thème : **Origines et identité**. Heureusement ; les titres des diverses interventions proposées permettaient de comprendre qu'il devait

s'agir des origines du monde et de l'identité de l'Homme au sein de l'univers. Pour accompagner ce document, une aimable lettre m'invitait à participer au festival en y présentant une conférence traitant le thème proposé du point de vue bouddhiste. Comme j'ai contracté le virus de la philosophie en ce lycée-même, il y a plus de 50 ans et que depuis, j'ai fini par consacrer ma vie à l'étude, à la pratique et à l'enseignement de la doctrine du Bouddha, le *Dharma*, je fus tout de suite, non

seulement intéressé, mais aussi enthousiasmé. Aussitôt, j'acceptai la proposition qui m'était adressée avec la plus grande joie.

Après quelques jours, ce fut la douche froide !

Tandis que je réfléchissais à ce que j'allais dire lors de mon exposé, il me revint à l'esprit certains propos tenus par le Bouddha à l'adresse de disciples trop préoccupés par des questions jugées souvent comme des interrogations fondamentales de l'homme et que le Bouddha trouvait plutôt totalement inutiles.

Mais écoutez maintenant un dialogue que l'on trouve dans les écritures rédigées en pâli de l'école Theravâda. Je vous le raconte d'une manière simplifiée.

L'histoire se passe dans un magnifique parc près de la cité de Çrâvastî, le long de l'actuelle frontière du Népal. Le Bouddha s'y était arrêté avec la communauté des moines, le *samgha*.

Au petit matin, l'un des moines, Malunkya-putta, s'est rendu dans un coin isolé pour méditer. Tandis qu'il se recueille, il est assailli par le doute :

« Depuis que je me suis mis sous sa direction pour mener la vie sainte, jamais le Maître n'a traité de questions aussi importantes que celles-ci : l'univers est-il éternel ou n'est-il pas éternel ? L'univers est-il limité ou est-il sans limites ? Le principe vital est-il le corps ou est-il distinct du corps ? Le Bouddha subsiste-t-il après la mort, ayant atteint le Nirvâna, l'extinction, ou ne subsiste-t-il plus après la mort ? Je vais aller l'interroger. S'il ne sait pas me répondre, je quitterai la vie sainte ! »

Plus tard dans la journée, Malunkya-putta alla trouver le Bouddha et il lui exposa ses doutes, promettant de quitter la vie religieuse, s'il ne répondait pas à ses questions.

Le Bouddha répondit :

« Quand tu es venu vers moi pour mener une vie sainte sous ma direction, t'ai-je promis de répondre à ces questions ? »

« Non Maître », fut la réponse.

« Et toi, m'as-tu demandé de répondre à ces questions ? »

« Non Maître »

« Alors, tu vois que nous ne sommes liés, ni toi, ni moi ! Maintenant, écoute-moi bien. Suppose qu'un homme soit blessé par une flèche empoisonnée. Ses proches, le voyant au plus mal, veulent le soigner et appellent un médecin. Mais lui refuse les soins tant qu'on ne lui aura pas dit qui a tiré sur lui, de quelle sorte d'arc on s'est servi, de quelle matière était la pointe de la flèche et de quel poison elle était enduite.

Cet homme ne serait-il pas stupide ?

Il mourrait en effet sans avoir reçu toutes les réponses !

C'est la même chose avec tes questions.

Si je n'ai pas parlé de ces choses, c'est parce qu'elles ne sont pas utiles à la vie sainte. Il ne s'agit que des opinions : ce n'est qu'un désert d'opinions, une forêt d'opinions, un marais d'opinions : on peut en discuter à perte de vues sans jamais obtenir de certitude : cela ne conduit, ni à la sagesse, ni à l'apaisement, ni au Nirvâna.

Au contraire, qu'ai-je enseigné ?

Il y a la souffrance ; il y a une origine à la souffrance ; il y a une destruction de l'origine de la souffrance ; il y a un chemin qui mène à la destruction de l'origine de la souffrance.

Et pourquoi ai-je enseigné cela ? Parce que c'est utile pour mener la vie sainte, parce que cela conduit à la sagesse, à l'apaisement et au Nirvâna. »

Vous aurez sans doute reconnu les quatre vérités saintes exposées par le Bouddha, lors de son premier discours, celui de la « Mise en mouvement de la roue de la Loi », prononcé dans le parc des Gazelles, à Sarnath, près de Bénarès. Cet enseignement est vraiment fondamental : tout au long des 45 ans de sa prédication, le Bouddha l'a repris au moyen d'autres discours, au moyen d'allusions et d'explications diverses et jusqu'à ses der-

nières instructions avant d'entrer dans le grand Nirvâna final.

Il faut préciser ici que signifie concrètement un tel enseignement.

Il apparaît en premier lieu que le bouddhisme est essentiellement une « voie de sagesse » : pas une théorie pour intellectuels, fondée ou non sur des constats et des hypothèses de savants.

Je le répète : c'est une voie de sagesse, un art de vivre fondé sur des méthodes éprouvées.

Cette voie de sagesse a en effet pour fondement l'expérience spirituelle de Gautama Çâkyamuni, lequel était parvenu à l'Eveil suprême, la *samyaksambodhi* qui lui valut d'être appelé « Bouddha », l'Eveillé, et cela à la suite d'une longue préparation, après un examen approfondi de la condition humaine et une observation très poussée de l'esprit lui-même et de son fonctionnement.

Une fois parvenu à l'éveil, Çâkyamuni résuma sa découverte justement dans les quatre propositions des vérités saintes :

1° il y a comme une souffrance existentielle ;

2° celle-ci a une origine, qui est le jeu incessant du désir et de la haine, engendré par la nescience, fonctionnement incorrect de l'esprit ;

3° cette souffrance existentielle peut être définitivement abolie et c'est alors ce qu'on appelle la cessation, le Nirvâna ; enfin

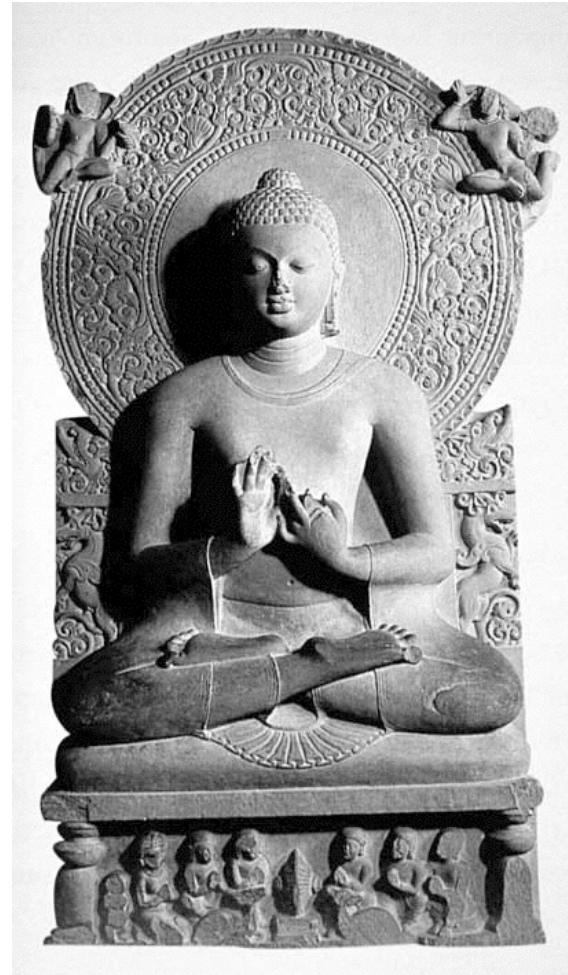
4° il y a un chemin y conduisant, le « chemin octuple » ou « chemin du milieu », qui comprend un aspect éthique, un aspect sagesse et un aspect de pratique méditative de contrôle du mental.

Vous voyez qu'on est loin des spéculations sur l'origine de l'univers et la place que l'homme doit y tenir.

J'en étais là dans mes réflexions, quand me revinrent à l'esprit toutes sortes de passages des enseignements bouddhiques

difficiles à comprendre sans avoir au moins quelques notions des conceptions des bouddhistes précisément sur le monde et le rôle de l'homme.

Essayons donc d'y voir un peu plus clair. Et cela, vous le voyez, justifie pleinement cet exposé.



Le Bouddha prêchant (Sarnath, V^e siècle)

II. Les sources

Cela est bien beau ! Mais, à vrai dire, mon problème se déplaçait. J'avais des réminiscences, mais c'était bien vague.

Où allais-je retrouver des textes sur les origines ?

Ce fut comme un éclair !

Mais oui ! Dans l'*Abhidharma-koça* de Vasubandhu.

Il se trouve que j'ai reçu un cadeau d'amis bouddhistes belges, il y a peut-être 25 ans ; c'est la traduction française de cet ouvrage

que réalisa en six tomes Louis de La Vallée Poussin dans les années 1920.

Ce que je reçus, c'est la « Nouvelle édition anastatique » présentée par Etienne Lamotte et publiée en 1971 par l'Institut belge des hautes études chinoises de Bruxelles, dans la collection « Mélanges chinois et bouddhiques » (vol. XVI).

Excusez-moi, je crois que je dois vous donner des explications.

Les écritures du bouddhisme forment les « trois corbeilles » ou « *tripitaka* ».

La première est le *vinaya*, qui groupe les textes consacrés à la « discipline » : celle des moines, des nonnes et des novices.

La seconde est celle des *soûtras*, les discours et les dialogues rapportant les enseignements du Bouddha.

Comme ces deux collections exigèrent des précisions et des commentaires, on vit apparaître des textes nouveaux qui formèrent une troisième corbeille : l'*abhidharma* terme que certains traduisent : la « super doctrine ».

L'*abhidharma* fut à son tour expliqué.

Il faut dire que l'ensemble des écritures subissait des adaptations à mesure qu'il se répandait dans toute l'Inde et dans les régions voisines, car les langues étaient nombreuses.

Un travail incessant de traduction donna naissance à des traditions diverses, qui constituèrent les écoles du bouddhisme ancien. L'une d'entre elles aboutit à l'actuelle école Théravâda, fondée sur les écritures en pâli.

Une autre école, de tradition sanskrite, se développa dans le nord-ouest, celle des Sarvastivâdin – C'est l'*abhidharma* de cette école qui fut à l'origine de l'*Abhidharmakoça*, « Le trésor de la super doctrine », composé vers 400 de notre ère par Vasubandhu, d'abord comme un abrégé versifié en 6 chapitres, qui servit ensuite à constituer ce très riche exposé de la doctrine, où Vasubandhu donna également les divergences des écoles et sa propre interprétation.

C'est au chapitre 3 qu'est surtout exposé ce qui concerne l'univers, les êtres qui le peuplent et les phénomènes de destructions et de renaissances des mondes, comme d'ailleurs ceux de tous les êtres vivants, pris individuellement.

Je pouvais faire appel à un autre ouvrage. Il s'agit du *Bouddha* d'André Bareau, paru à Paris en 1962, aux éditions Seghers et dans la collection « Philosophes de tous les temps ».

Après une assez longue introduction, le savant auteur présente un choix de textes, traduits et annotés par lui-même : ces passages sont tirés des écritures de diverses écoles anciennes et portent : 1. sur « La vie et la légende du Bouddha » ; 2. sur « Le monde de la douleur » ; 3. sur « L'origine de la douleur » ; 4. sur « La cessation de la douleur » ; 5. Sur « La voie qui mène à la cessation de la douleur » ; 6. Sur « L'organisation de la communauté des moines ».

C'est dans le chapitre sur le monde de la douleur, que figurent deux passages d'un *sutta* pâli sur la destruction et la réapparition du monde.

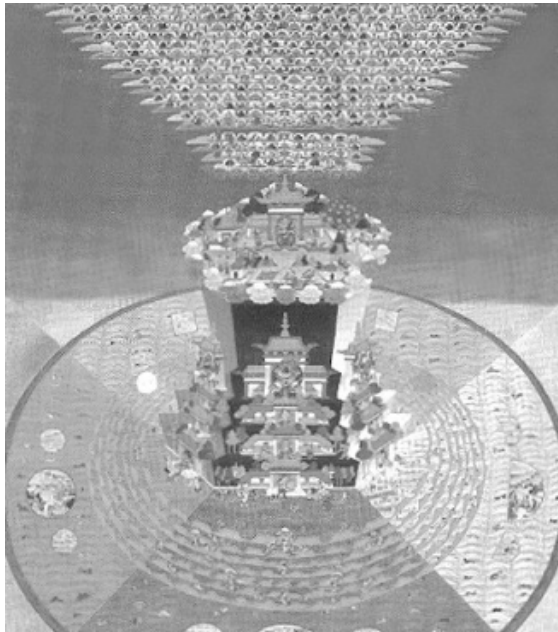
Quand je reçus d'une bienfaitrice de mon temple, l'édition de la totalité des écritures du bouddhisme chinois et japonais, je trouvai le *soûtra* équivalent en chinois. C'est le 30^e et dernier (plus de 100 volumes de 1000 pages) du recueil des textes longs ou « *Dîrga-agama* », couvrant les rouleaux 18 à 22, au premier volume de l'édition japonaise de l'ère Taishô, vers 1930.

Les circonstances qui amenèrent le Bouddha à parler de ces choses sont instructives et je ne résiste pas à la tentation de vous le raconter.

La scène est située de nouveau à Çrâvastî, dans le beau parc dont nous avons déjà parlé. C'est le milieu du jour. Les moines sont réunis dans la grande salle de la Communauté, où se donnent habituellement les enseignements. Le Bouddha s'est retiré dans le pavillon qui lui est réservé.

Les moines, quant à eux, finissent leur repas, puis ils se mettent à discuter entre eux de l'origine du ciel et de la terre, et aussi de l'origine de tous les êtres vivants qui habitent sous le ciel.

A ce moment précis, grâce à son oreille divine – il s'agit d'un pouvoir supérieur qu'il possède en plénitude – le Bouddha entend ce qu'ils disent ; il quitte alors son pavillon et pénètre dans la salle de conférence : il dit aux moines : « De quoi parlez-vous entre vous ? »



Notre monde selon une représentation tibétaine, avec le Mont Suméru au centre.

Les moines lui expriment leurs doutes : ils ajoutent : « Le Bienheureux est omniscient ! il connaît certainement tout ce qui concerne la destruction du monde et des êtres qui l'habitent. Il connaît certainement aussi comment le monde réapparaît et comment les différentes catégories d'êtres y vont renaître ! »

Le Bouddha dit : « Voulez-vous que je vous donne mon enseignement sur ce sujet ? »

Ils répondent : « Rien ne nous ferait plus plaisir ! »

Le Bouddha commence alors sa description ainsi :

« Dans ce monde-ci, il y a un soleil et une lune, dont la lumière éclaire tout ce qu'il y

a sous le ciel. Il y a aussi un Sumeru, roi des montagnes, avec 4 continents ; au-dessus, il y a 4 demeures divines et le monde de Brahmâ.

Il y a aussi mille mondes avec 1000 soleils et 1000 lunes, 1000 rois des montagnes, 4000 continents, 4000 demeures divines et 1000 mondes de Brahmâ : cela constitue un petit chiliocosme.

1000 petits chiliocosmes font un moyen chiliocosme et 1000 moyens chiliocosmes forment un grand chiliocosme, 3000 grands milliers de mondes, qu'on appelle aussi un champ de bouddha (*buddhakshetra*). »

L'expression « 3000 grands milliers de monde » est la manière qu'ont les chinois de désigner un grand chiliocosme. Ce dernier est appelé aussi « champ de bouddha », parce qu'il correspond au champ où s'exerce l'activité bénéfique d'un bouddha : c'est pourquoi n'apparaît qu'un seul bouddha à la fois dans un grand chiliocosme.

Cependant, comme les champs de bouddha sont infinis en nombre dans toutes les directions, les bouddhas sont aussi infinis en nombre.

Cette doctrine des « champs de bouddha » sera au centre de nombreux sôûtras du Mahâyâna : le Mahâyâna, « Grand moyen de progression » ou « Grand Véhicule », se réfère à la carrière des bodhisattvas, ceux qui se préparent à devenir des bouddhas parfaitement accomplis comme le fut Çâkyamuni.

Une manière imagée de décrire cette carrière parle de « s'emparer d'un champ de bouddha, de le purifier et de l'orner en vue du bonheur de tous ceux qui y renaîtront ». Ce travail se base sur de grands vœux et la pratique de perfections propres aux bodhisattvas. Le résultat est une Terre Pure, dont la plus célèbre est celle, située à l'ouest, du Bouddha Amitâbha, « Lumière infinie », le plus vénéré dans tout l'Extrême-Orient.

Mais revenons, si vous le voulez bien, à notre monde, qui correspond à notre système solaire tel que pouvaient le connaître

et aussi l'imaginer les habitants de l'Inde à une époque archaïque.

(suite dans le prochain numéro)

~~Le monde du Désir, s'il est~~

Premier Festival francophone de Philosophie

Saint-Maurice (CH-VS) du 8 au 11 septembre 2005

Thème général = Origines et identité.

Exposé de Jean Eracle,

11 septembre à 13h. à la bibliothèque du Collège.

I

Enthousiasme et perplexité

Chers étudiants et étudiantes,
Mesdames et Messieurs,

Au début de cet exposé, permettez-moi de vous faire une confidence :

il y a quelques mois, je reçus un projet de programme de ce festival avec l'énoncé de son thème = Origines et identité. Heureusement, les titres des diverses interventions proposées permettaient de comprendre qu'il devait s'agir des origines du monde et de l'identité de l'homme au sein de l'univers. (La suite comme ~~le texte~~).

Copie de la première page du manuscrit de la conférence.

Message d'un être tout ordinaire¹

IX

De l'affairement²

Une caractéristique de notre génération, me semble-t-il, c'est que personne n'a plus de temps. Et même les heures de loisirs sont remplies par des occupations quelconques, que ce soit la télévision, l'écoute de la radio, la lecture du journal, les jeux de cartes ou des discussions sur toutes sortes de problèmes – nous sommes constamment occupés d'une manière ou d'une autre.

Je ne suis pas l'expert capable d'expliquer ce besoin d'être occupé, et je n'ai pas l'intention de le faire ici, car j'ai abordé ce thème à cause d'un autre problème, à savoir le danger que nous courons si nous conduisons ce penchant pour l'affairement (ou est-ce déjà une obsession ?) dans la sphère religieuse.

Dans la dernière édition du *Buddhist News Letter*, organe des Buddhist Churches of America, j'ai lu un petit récit qui a suscité en moi les réflexions qui m'occupent aujourd'hui.

Kenneth Hara, âgé de 19 ans, gravement malade suite à une deuxième opération au cerveau, était à l'hôpital de Gardena. Un jour, sa mère qui lui rendait visite lui dit : « Mon garçon, ne te fais aucun souci et prie le Bouddha ! » C'était une femme profondément religieuse et, en tant que mère, l'état intérieur de son fils ne lui tenait pas moins à cœur que son bien-être extérieur. Et si elle disait « prie », elle entendait par là l'invocation du Saint Nom, mais cela n'a pas d'importance ici. Quand Kenneth entendit les paroles de sa mère, il répondit calmement : « Mère, ce n'est pas

la voie ! Il n'est pas nécessaire de prier le Bouddha ! *Hotokesama*, c'est-à-dire son amour paternel/maternel, est toujours avec nous, quel que soit le lieu ou le temps ! »

Peu de temps après cet entretien, Kenneth Hara, le président de la jeunesse bouddhiste de Gardena, mourut. Mais sa mère, profondément émue par les paroles de son fils, en avait obtenu non seulement la paix intérieure, mais aussi une source de joie et de bonheur qu'elle n'avait pas connue jusqu'alors.

Ce petit récit nous dit quelque chose d'étonnant : invoquer (prier) n'est pas la voie ! Et pourtant, nous sommes toujours encouragés à dire le Nembutsu, à invoquer le Saint Nom ! Soyez rassurés mes amis, nous n'avons pas découvert ici la trace d'une contradiction. C'est seulement une nouvelle façon de voir les choses qui peut pourtant considérablement élargir notre champ de vision, si nous en tirons les bonnes conclusions.

Il me faut d'abord rappeler que, dans les saints textes, il n'est jamais question d'invoquer constamment le Nom d'Amida. Par contre, il est dit : « Celui qui invoque mon nom une fois ou autant qu'il veut... » ! Pour la naissance dans la Terre Pure, le nombre des invocations pratiquées durant la vie est sans importance. Ceci est définitivement établi.

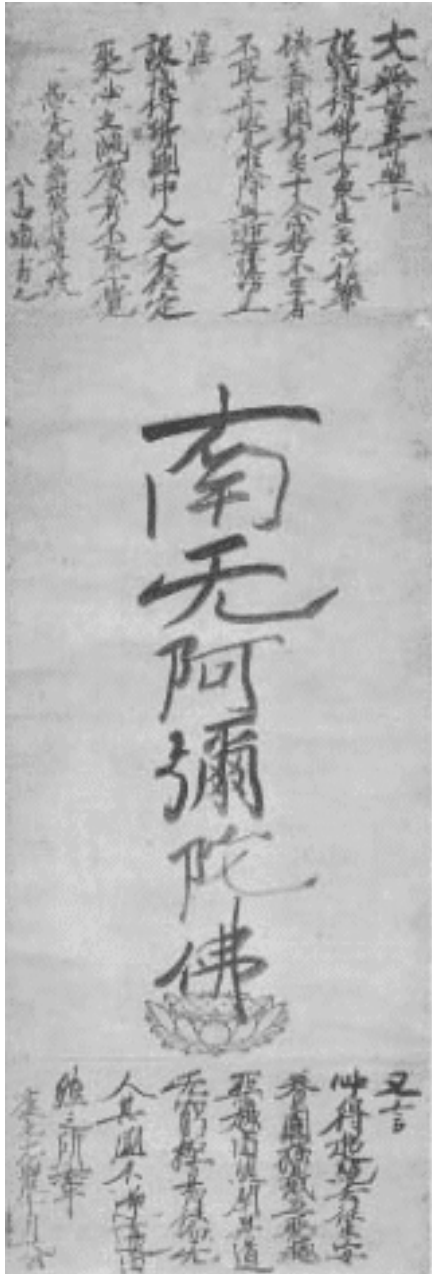
Namu Amida Butsu, ainsi que Shinran Shônin nous l'a enseigné, c'est l'expression de notre gratitude pour l'acte libérateur du Bouddha. Mais cette gratitude naît au plus profond de notre cœur à l'instant même où nous prenons conscience de cet état de délivrance. Et cela se passe à ce seul instant et seulement *une* fois. Et c'est ce *Nembutsu*-là qui, suivant le vœu principal d'Amida, assure déjà la naissance dans sa Terre !

Certes, dans le courant de notre vie, nous avons encore maintes fois l'occasion d'être reconnaissants et de dire le *Nembutsu*. Et l'on nous a bien encouragés à exprimer toujours cette reconnaissance – mais le

1. Textes du Rd Harry Pieper (1907-1978), traduits de l'allemand par le Rd Alexander Schrott.

2. Publié dans *Mahayana*, no. 2, 1969. Le texte porte en avant-titre : « Sermon de Harry Pieper, le dimanche 28 novembre 1965 ».

bienfait de la naissance, la délivrance, nous l'avons déjà reçu. Et, comme dit le *Sukhāvāṭī-vyūha-sūtra*, nous sommes déjà dans l'état sans recul ! Nous sommes constamment entourés de sa lumière, de sa compassion. Et il n'y a aucune puissance dans le monde qui ne pourra jamais nous en priver ! Donc qu'est-ce que nous devrions encore faire ?



Le *Nembutsu* : calligraphie de Shinran conservée au Hompa-Honganji.

Comprenez-vous, après ce rappel très succinct, pourquoi Kenneth Hara avait raison et pourquoi son mot avait tant bouleversé

sa mère ? *Hotokesama* est toujours avec nous !

Regardons maintenant l'autre expérience, celle de tous les jours, que j'essaie toujours, au cours de mes brèves déclarations, de mettre dans la lumière de la doctrine. J'ai évoqué au début notre penchant, voire peut-être notre obsession pour l'affairement. Celui-ci est en soi neutre, c'est-à-dire ni bon ni mauvais, mais il peut s'avérer très gênant et embarrassant dans la sphère religieuse. Par les remarques qu'on me fait et dans le cadre d'entretiens, je suis périodiquement confronté au fait que pour mes prochains, la pratique du Shin, c'est-à-dire le *Nembutsu* de gratitude, n'est pas du tout suffisant, de sorte qu'ils ont adopté encore quelques autres pratiques à côté. Ces dernières ne sont pas fausses et il ne faut aucunement les juger, mais elles recèlent le danger qu'en les adoptant « l'affairement » soit emmené dans la sphère religieuse. Car maintenant, même ici, nous ne sommes plus « oisifs », prêtant uniquement oreille à l'intérieur, mais nous remplissons notre temps par des *Nembutsus* pour notre famille, pour notre parenté, pour nos amis, qu'ils soient vivants ou déjà défunts. Et si nous ne faisons pas cela, nous profitons de la bonne opportunité d'avoir un peu de temps pour lire ou traduire rapidement un *soûtra* ou quelques versets du *Dhammapada* – justement parce que nous ne pouvons pas nous affranchir du sentiment de *devoir* faire quelque chose même dans notre vie religieuse et de ne pas pouvoir laisser passer inutilement ce temps précieux – « inutilement » aux yeux de l'intellect.

Et pourtant, si ce *Nembutsu* unique a été prononcé, tous les suivants n'auront plus une importance aussi déterminante. Et une minute de calme peut ouvrir des sources dont nous n'avons même pas soupçonné l'existence.

Essayons donc une fois d'interrompre un peu cet affairement. Car dans notre vie quotidienne nous avons tant de possibilités

de lui trouver un champ d'action convenable. Cela commence là où – aussi par reconnaissance pour le don précieux de la religion – nous remplissons soigneusement nos devoirs dans la famille, dans le métier et vis-à-vis de l'Etat. En faisant cela, nous donnons en même temps une base religieuse à nos activités quotidiennes et contribuons à ce que la vie quotidienne et la vie religieuse ne soient plus deux domaines distincts, mais qu'ils deviennent peu à peu une seule et unique vie dans laquelle les oppositions se réduisent, les points de friction disparaissent et les problèmes qui en résultent se résolvent l'un après l'autre. Ceci est « l'apaisement » déjà dans cette vie, un état que Kenneth Hara a déjà réalisé et expérimenté dans sa jeunesse et dans lequel *Nembutsu* et non-*Nembutsu* sont la même chose. Kenneth Hara était arrivé plus tôt à ce stade, peut-être parce que sa grave maladie l'avait for-

cé à abandonner peu à peu tout affairement, y compris celui qui concerne la religion. Mais, en principe, la réalisation de cet état est possible pour chacun, s'il se décide de mettre des bornes à son penchant (ou son obsession) pour l'activisme et si, sans regarder nerveusement la montre, il demeure de temps en temps *sans occupation*.

J'espère que vous me comprenez, mes amis : je ne parle pas ici en faveur d'une paresse aux allures religieuses, mais je veux seulement mettre en lumière cet autre aspect que notre affairement nous fait trop facilement perdre de vue.

Puissions-nous trouver tous le chemin du milieu, qui est bon pour nous et pour nos prochains qui souffrent, et le pratiquer !

NAMO AMIDA BUTSU

Les douzes vénération (Jûnirai)

Les douze vénération (Junirai) est un court texte attribué à Nâgârjuna (env. 150-200), traduit en chinois vraisemblablement à la fin du VI^e siècle. Il s'agit de douze hymnes de louange à Amida. On ne connaît pas de version sanscrite ou de traduction tibétaine. A l'origine, le texte n'était pas édité séparément : il ne se trouvait que sous forme de citations dans certaines œuvres de maître chinois de la Terre Pure³. Les *Junirai* sont cités par Shinran dans son *Kyogyoshinsho* et font donc partie du canon des écritures de l'école Jôdo-shinshû. Ce texte est également utilisé dans la liturgie de notre école (pp. 87-93 de la nouvelle édition du livre des services : *Shinshu Gongyoshu Revised*).



Nâgârjuna selon une représentation de l'école Chan (Zen) dont il est le 14^e patriarche indien.

3. Les références se trouvent dans : Blum, Mark L., *The Origins and Development of Pure Land Buddhism. A Study and Translation of Gyônen's Jôdo Hômon Genrushô*, Oxford : Oxford University Press, 2002, p. 168.

Les douze vénération⁴
de Nâgârjuna
Traduites par Dhyânagupta⁵

[1.] *Namo* ! D'un cœur sincère, je prends refuge dans le Bouddha Amida de l'ouest.
Je me prosterne devant celui que les hommes et les dieux vénèrent,
Amida, le sage, le plus vénérable des êtres humains.
Il réside dans ce merveilleux royaume de Bonheur-Paisible,
entouré par d'innombrables foules de fils de Bouddha⁶.
Puissent tous les êtres aller prendre naissance au royaume de Bonheur-Paisible !⁷

[2.] De couleur or⁸, son corps est pur et ressemble au roi des montagnes⁹.
Par sa pratique de *çamatha*¹⁰, son pas est semblable à celui de l'éléphant.
Ses deux yeux sont limpides comme des fleurs de lotus bleu.
C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[3.] Son visage est bien rond et pur comme la pleine lune.
Sa lumière majestueuse [éclaire] comme un millier de soleils et de lunes.
Sa voix est comme [le son] du tambour divin et comme [le chant de l'oiseau] *kokila*¹¹.
C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[4.] Il demeure sur le diadème que Guanyin¹² porte sur son front.
Précieusement orné des diverses marques merveilleuses,
il peut subjuguier l'orgueil prétentieux des démons et des voies extérieures.
C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[5.] Incomparables, sans souillures, vastes et purs,
tous ses mérites sont immaculés, comme l'espace.
Ce qu'ils entraînent comme bénéfique, c'est l'obtention de la liberté.¹³

4. Traduit du chinois par Marc Pilloud sur la base de l'édition du *Shinshû-shôgyô-zensho*, Kyôto, 1994 (1^{re} éd. 1941), pp. 266-268 ; à l'aide de quelques traductions existantes : Jean Eracle, *Un bouddhisme pour tous : l'Amidisme*, Genève : Société bouddhique Jôdo-Shinshû, 1976, pp. 47-48 et *Le Révérend Harry Pieper et la propagation du bouddhisme Shin en Europe*, Granges-Marnand : ARCBS, 1996, pp. 43-45 ; Richard Robinson, *Chinese Buddhist Verse*, Westport : Greenwood Press, 1980, pp. 64-65 ; et une traduction inédite de Jérôme Ducor.

5. Chinois : Channajueduo. On ne connaît pas de traducteur de ce nom. Peut-être faut-il lire Zhenajueduo (Jñânagupta ou Jinagupta), né au Gandhâra en 523 et mort en Chine en 600, actif à Chang'an après 585 (Ducor, *ibidem* ; Blum, *ibidem*).

6. C'est à dire de disciples du Bouddha. Le fait qu'ils soit présents en foules innombrables est l'accomplissement du 14^e vœu d'Amida : « Si je deviens buddha, et que les auditeurs en mon pays soient dénombrables, et que les auditeurs et les buddha-pour-soi du grand milliard d'univers puissent même connaître leur nombre en les calculant durant des centaines de milliers de périodes cosmiques, je ne prendrai pas le parfait éveil ! » (Ducor, Jérôme, *Le Sûtra d'Amida prêché par le Buddha*, Bern : Peter Lang, 1998, p. 72).

7. La première et la dernière phrase de ce paragraphe encadrent chaque strophe. Elle ne sont pas répétées dans la suite de la traduction.

8. C'est une des 32 marques du « grand homme ».

9. C'est-à-dire le Mont Mérou, situé au centre du monde dans la pensée traditionnelle indienne.

10. C'est-à-dire la méditation paisible.

11. Le tambour divin se trouve dans la salle de la Bonne loi du Ciel des trente-trois, au sommet du Mont Mérou. Ce tambour, issu des rétribution karmiques des dieux de ce ciel, résonne de lui-même, mettant en garde les dieux qui s'abandonnent à leurs penchants. Ceux qui l'entendent se détournent du mal. En outre, le son du tambour divin proclame l'impermanence, le non-confectionné, la non-production, etc. C'est pourquoi l'on compare fréquemment la parole du Bouddha au son du tambour divin. Le *kokila* est un oiseau dont le chant est considéré en Inde comme particulièrement doux. Peut-être cette phrase fait-elle allusion aux deux qualités essentielles des bouddhas : sagesse et compassion ?

12. Sanscrit : Avalokiteçvara, japonais : Kannon.

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[6.] La foule des bodhisattvas renommés dans les dix directions
et les démons innombrables le louent constamment.

Pour tous les êtres, la force de ses vœux est établie.

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[7.] Dans un bassin tapis d'or, au milieu des trésors, pousse un lotus.

Ce trône merveilleux, c'est les racines de bien [qu'il a plantées]¹⁴.

Sur ce trône, il est semblable au roi des montagnes.

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[8.] Venant des dix directions, manifestant leurs pouvoirs surnaturels,
tous les fils de Bouddha arrivent [au royaume] de Bonheur-Paisible.

Levant la tête avec respect vers le visage de ce vénérable, ils l'honorent continuellement.

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[9.] Tout est impermanent, sans soi, etc.,

comme [le reflet] de la lune dans l'eau, comme l'éclair, l'ombre, la rosée.

Sans paroles, il prêche à tous la Loi.¹⁵

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[10.] Dans le champ de bouddha de ce vénérable, il n'y a [même] pas le nom du mal,¹⁶
ni la condition féminine, ni la crainte des mauvaises destinées¹⁷.

Tous les êtres, d'un cœur sincère, honorent ce vénérable.

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[11.] Dans le champ des innombrables moyens habiles de ce vénérable,
il n'y a ni les destinées, ni les mauvais conseillers.

En y allant naître, on ne peut plus reculer et on atteint l'éveil.

C'est pourquoi je me prosterne aux pieds du vénérable 'Mida.

[12.] J'ai chanté les mérites et les œuvres de ce vénérable,
et sa bonté qui est sans limites, comme l'eau de l'océan.

La pureté des racines de bien ainsi obtenues,

je l'oriente vers tous les êtres afin qu'ils naissent en son royaume.

13. Ou « souveraineté » (chinois : *zizai*). C'est la faculté des bouddhas et bodhisattvas avancés de pénétrer tout l'univers grâce à leurs pouvoirs magiques et leur sagesse, sans rencontrer aucun obstacle.

14. Les ornements de la Terre Pure sont le fruit des mérites accumulés par Amida, conformément à ses vœux. (Ducor, *op. cit.*, p. 64).

15. Je ne suis pas sûr de comprendre le sens de cette phrase (*wei zhu shuo fa wu ming zi*). Est-ce une allusion au fait que le Bouddha peut prêcher par des sermons, par un son unique, ou par le silence ? (Lamotte, Etienne, *L'Enseignement de Vimalakīrti*, Louvain-la-Neuve : Université catholique de Louvain, 1987, p. 109, n. 52).

16. C'est l'accomplissement du 16^e vœu du Grand sūtra : « Si je deviens bouddha, et que les hommes et les dieux en mon pays entendent ne serait-ce que le nom du mal, je ne prendrai pas le parfait éveil ! » (Ducor, *op. cit.*, p. 69).

17. Ces différentes caractéristiques des habitants de la Terre Pure font référence à l'état « sans-recul », auquel fait allusion la strophe suivante. Selon l'*Abhidharmakośa*, dès que le bodhisattva commence à faire les actes producteurs des 32 marques du grand homme, il obtient cinq bonnes choses : il a toujours de bonnes destinées, il naît dans des familles nobles, il possède tous les organes, il est un mâle, il se souvient de ses naissances antérieures et surtout, il ne recule plus. Ainsi, le fait que les habitants de la Terre pure ne craignent plus la condition féminine et les mauvaises destinées indique qu'ils ont atteint l'état sans-recul (*L'abhidharmakośa de Vasubandhu*, traduit par Louis de la Vallée Poussin, Bruxelles : Institut belge des hautes études chinoises, 1980. Tome 3, pp. 220-222). Dans le bouddhisme du Grand véhicule, cette étape correspond au 8^e des dix stades de la carrière des bodhisattvas, étape nommée « l'immobile » ou « l'inébranlable » (sanskrit *acalā*).

Bouddhisme et philosophie : jalons pour des tentatives de rapprochement

La question est souvent posée de savoir si le bouddhisme est une religion ou une philosophie. A chacun de répondre pour lui-même, sur la base du parcours sinueux de la pensée humaine !

Le monde de la pensée philosophique occidentale est vaste et complexe. Le nombre de philosophes et penseurs est impressionnant, et les textes essentiels de la philosophie, qui ont marqué leur époque et continuent pour bon nombre d'entre eux à exercer leur influence sur notre vie quotidienne, se chiffrent par centaines, embrassant une période de plus de 25 siècles, dont le nôtre !

La petite série d'articles dont le premier suit cette introduction n'a aucune prétention d'érudition. Il s'agira surtout de témoigner d'un étonnement : au-delà des divergences d'opinions entre les divers systèmes et pensées philosophiques et le bouddhisme, il est surprenant de constater à quel point, tout au long de l'histoire de la pensée occidentale, des mises en rapport et adéquations avec les différentes facettes de l'enseignement du Bouddha, soit fortuites, soit voulues et conscientes, sont aisément identifiables. Sous des concepts souvent compliqués et parfois opaques se cache bien souvent l'intuition de l'une ou l'autre des grandes vérités du bouddhisme, du moins en esprit, si ce n'est dans les termes.¹⁸

Mon souhait est que cette succincte et nécessairement lacunaire série d'articles

18. On peut d'ailleurs en dire autant des univers de la psychologie ou des sciences, qui fréquemment, à des degrés divers, corroborent l'enseignement du Bienheureux. En effet, le bouddhisme ne cesse de démontrer, à l'aune de l'approfondissement constant de toutes les sciences et aptitudes de l'homme moderne, sa valeur, sa pertinence, son équilibre et sa véracité, car il est basé sur l'observation objective et l'expérience que chacun peut en faire dans sa propre existence.

puisse, d'une part, éveiller un intérêt pour la découverte de la philosophie, mais surtout, qu'elle puisse contribuer à nous aider à apprécier davantage l'excellence du *Dharma* et la totale confiance que nous pouvons mettre en Lui.

1. L'Antiquité (I)

L'histoire de la philosophie débute au moment où des penseurs ont essayé d'expliquer le monde qui les entourait grâce à leur faculté de raisonnement, et non plus à l'aide de mythes et de superstitions.

Pour ce qui nous en est connu, elle commence au VI^e siècle avant notre ère, dans la grande Grèce d'alors (notamment en Grèce proprement dite, en Asie Mineure et en Italie du Sud), avec les philosophes dits « présocratiques », c'est-à-dire, ceux qui ont précédé la pensée du philosophe Socrate, considérée comme le premier accomplissement décisif de la philosophie. Parmi ces philosophes « présocratiques », nous nous intéresserons à Héraclite d'Ephèse (540-480), Empédocle d'Agrigente (env. 492-env. 432), et Anaxagore de Clazomènes (500 ?-428).

Héraclite est surtout connu pour sa célèbre formulation de l'instabilité de toutes choses. Il disait que tout passe, tout change, tout s'écoule, que rien ne reste et ne subsiste sans changement. « Tu ne peux pas descendre deux fois dans le même fleuve ; car de nouvelles eaux coulent toujours sur toi » (*Fragments* 41-42).

Le Bouddha ne disait pas autre chose ; tout comme un fleuve reste le « même » fleuve tout en changeant constamment, de même notre vie humaine, formée de cinq agrégats, s'écoule elle aussi constamment. Nos existences successives forment le même

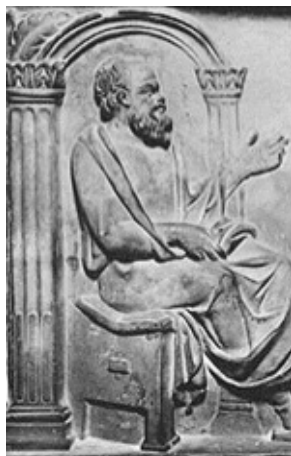
courant karmique, le fleuve de l'existence ; nous ne sommes plus le même être que dans une vie antérieure, et pourtant nous n'en sommes pas davantage un autre. Il y a vraiment une extraordinaire similitude entre ces deux enseignements.

Empédocle, lui, voyait en l'amour et en la haine les deux forces antagonistes et éternelles qui exercent leur action dans l'univers. Ajoutons à celles-ci l'ignorance, qui découle logiquement des préjugés et des limitations de l'une comme de l'autre, et nous sommes alors tout proches de l'enseignement du Bouddha sur les trois poisons (haine, désir et ignorance), sources de tous les maux.

Anaxagore disait que la cause universelle de tout ce qui existe est le *noûs*, l'intelligence, force purement intellectuelle.

Je suis persuadé que les sages de l'école bouddhique Vijñānavāda (école « rien que conscience » ou « de l'esprit seul », fondée par Asanga et Vasubandhu), qui fait découler tous les phénomènes de l'action de l'esprit, auraient pu entamer un dialogue fécond avec Anaxagore !

Socrate (470-399) a basé tout son enseignement sur la phrase gravée sur le fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même », qu'il n'est pas difficile de rapprocher de déclarations du Bouddha telles que « Soyez votre propre refuge », ou « Lorsque vous savez par vous-même que certaines choses sont défavorables, fausses et mauvaises, renoncez-y ; mais si vous savez par vous-mêmes que certaines choses sont favorables et bonnes, acceptez-les et suivez-les ».



De fait, la méditation bouddhique possède au degré suprême la faculté d'amener le méditant à se connaître soi-même, tel qu'il est, profondément et véritablement. C'est par la connaissance objective, réaliste et sans complaisance de ce que nous sommes, que nous pouvons avancer vers la délivrance, la grande paix, le Nirvāna. Socrate, tout comme le Bouddha, a toujours su adapter génialement son enseignement à son auditoire. Il ne livrait pas de vérités toutes faites à ses auditeurs, mais les amenait à trouver, par eux-mêmes, des vérités profondes enfuies en eux sans qu'ils en soient conscients ; il prenait chacun tel qu'il était, l'aidant à progresser dans la recherche des vraies valeurs. Le Bouddha, lui aussi, au fil de la diversité de ses « 84.000 » enseignements, a toujours su donner, au bon moment, l'enseignement qui convenait à chacun, au degré de compréhension et de développement de son interlocuteur. Socrate et le Bouddha ont été deux remarquables pédagogues, s'intéressant personnellement, avec tendresse et dévouement, à chaque personne rencontrée, et délivrant un enseignement circonstancié et adapté à chaque cas.

Platon (427-347), le plus important disciple de Socrate, est aussi un des penseurs les plus célèbres de toute l'histoire de la philosophie.

Sa pensée est basée sur la « théorie des idées ». De manière très résumée, on peut la définir ainsi : le monde dans lequel nous vivons n'est qu'apparence ; ce n'est qu'une image, une pâle et imparfaite copie du monde des idées, qui sont des prototypes parfaits, éthérés, purs, éternels et transcendants, source des pseudo-réalités fugaces et évanescences de notre monde empirique. D'un côté donc : notre monde, empirique, perçu par les sens, transitoire, imparfait. De l'autre : le monde des idées (à rapprocher d'« idéal » dans le langage courant), perceptible par la raison, éternel et sans changement, parfait. La plus haute de ces idées est celle du bien, englobant aussi l'idée du beau, et celle du vrai.

Certes, notre *samsâra* n'est pas une copie, même imparfaite, du Nirvâna ; ce n'en est qu'une distorsion, due à l'ignorance. Il est en effet impossible que le conditionné puisse être une copie de l'inconditionné, à quelque niveau que ce soit. Le monde des idées de Platon n'est pas, comme le Nirvâna bouddhique, inconditionné (les idées, multiples, dépendent et découlent en effet les unes des autres, la plus haute étant comme nous l'avons vu, celle du bien). Mais, toutes proportions gardées, on peut tout de même oser un rapprochement entre les deux doctrines. Car pour le bouddhiste également, le *samsâra* (le monde dans lequel nous vivons) est imparfait, illusoire, transitoire, reflet tronqué et complètement faussé de la réalité (le Nirvâna). Selon Platon, pour que notre âme immortelle, à laquelle il croit, puisse accéder à ce monde des idées, il faut suivre un entraînement progressif, basé sur la raison, appelé la « dialectique ». Le Bouddha a quant à lui exposé l'« octuple sentier » comme moyen de transcender le *samsâra* et de réaliser le but du bouddhisme, le Nirvâna, la libération.

Dans *La république*, un des « dialogues » les plus fameux de Platon (dialogues car Socrate, son maître, y est figuré conversant avec divers interlocuteurs pour y exposer la pensée de... Platon !), se trouve un mythe célèbre, celui dit « de la caverne ». Des personnages sont enchaînés, face à un mur du fond d'une caverne, et ils ne peuvent tourner la tête. Ils prennent les ombres qui passent sur le mur, reflets des activités du monde extérieur, pour la réalité. Pour eux, l'ombre d'un passant est le passant lui-même. Ils ne peuvent en effet s'imaginer qu'il existe une autre réalité que la « réalité » qu'ils perçoivent. Un de ces prisonniers parvient à se dégager de ses chaînes et, progressivement, s'adapte à la lumière aveuglante du jour et à la nouvelle vision que lui donnent les activités et les personnages dont il n'avait vu jusqu'alors que les ombres. Ebloui, dans tous les sens du terme, par cette nouvelle connaissance, il revient parmi les

prisonniers pour leur expliquer leur fausse conception du « réel », mais il n'est pas cru. Cette caverne, prison où l'on prend pour réalité ce qui n'est que des ombres, n'est-ce pas une illustration très parlante du *samsâra* ? La vision de la vérité, du réel, à laquelle accède le philosophe, n'est-ce pas comme réaliser, « contempler », le Nirvâna ? De même, pour les bouddhistes, le Bouddha est ce « philosophe », ou plutôt « médecin », qui a « vu », réalisé, compris la réalité suprême qu'est le Nirvâna, d'où, d'une certaine manière, il « redescend » pour nous aider, à notre tour, à transcender ce monde transitoire, source de souffrance et suscité par l'ignorance.

Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que Platon croyait au concept de « réminiscence », à savoir que grâce à ses vies antérieures, une personne pouvait se rappeler de choses qu'elle n'avait pas apprises dans sa vie présente (cf. le dialogue *Ménon*). De même, dans le bouddhisme, les êtres peuvent, en l'absence de l'enseignement d'un bouddha, se ressouvenir d'une partie ou du tout de la doctrine bouddhique, si leur karma les y dispose. Le cas le plus éminent est celui des *pratyekabuddha*, les bouddhas-par-soi, terme qui désigne justement le fait que ces êtres deviennent des bouddhas par eux-mêmes, seuls, grâce à des réminiscences de l'enseignement reçu dans leurs vies antérieures par divers bouddhas.

Il faut malgré tout mettre un bémol à cette mise en rapport de la doctrine des réminiscences, et de l'enseignement de Platon en général, avec le *Dharma* : pour Platon, en effet, l'être humain possède une âme, immortelle, qui originellement participait du monde des idées, et qui s'est « fourvoyée » dans la matière et les contingences. Le bouddhisme, rappelons-le, n'enseigne pas le concept d'âme (encore moins si on la dit immortelle !), pas plus qu'il ne professe un monde « idéal » au sens où l'entendait Platon.

Rd Philippe Schilder

(suite dans le prochain numéro)

Le coin des livres

Cette nouvelle rubrique a pour but de donner au lecteur les références d'ouvrages en langue française, récents ou non, qui traitent de près ou de loin du bouddhisme de la Terre pure.

Jérôme Ducor, « Les sources de la Sukhâvatî, autour d'une étude récente de G. Fussman », *Journal of the International Association of Buddhist Studies*, vol. 27, no. 2 (2004), Leuven : Peeters publishers, 2005, pp. 357-410 (ISSN 0193-600XX)

Cet article critique certaines interprétations d'un article du Prof. Gérard Fussman sur « La place des *Sukhâvatî-vyûha* dans le bouddhisme indien » paru dans le *Journal Asiatique* en 1999. Il est l'occasion de faire le point sur les connaissances actuelles au sujet de la Sukhâvatî en Inde et de tenter d'expliquer pourquoi elle n'y a pas connu le succès extraordinaire qui sera le sien en Chine, puis au Japon.

Ce journal peut être commandé à l'adresse suivante : IABS, Section des langues et civilisations orientales, Humense, Université de Lausanne, CH-1015 Lausanne. Adresse électronique : iabs.treasurer@unil.ch. Prix : env. CHF 25.- (site internet : www.iabsinfo.org).

Pétales de lotus rose...

Nos membres et sympathisants résidant en Suisse reçoivent, avec ce numéro du *Lotus*, un bulletin de versement postal rose devant leur permettre, s'ils le souhaitent, de contribuer aux frais de publication de ce même *Lotus*. D'éventuels dons sont les bienvenus, destinés au développement futur de notre association.

Les membres et sympathisants domiciliés hors de nos frontières peuvent nous aider par un versement au compte postal de la société (CCP no 12-22645-7), ou par mandat postal envoyé à l'adresse de la Société : Société bouddhique suisse Jôdo-shinshû, Case postale 2139, CH-1211 Genève 1.

Le coût de notre publication avec frais annexes est estimé à environ CHF 30.-.

D'avance, nous vous remercions chaleureusement.

Horaire des services du dimanche

Nous vous rappelons que les services ordinaires du dimanche commencent à **11h30**.

Exemplaires supplémentaires du *Lotus*

Les personnes qui désirent recevoir plusieurs exemplaires du *Lotus* par la poste sont priées de s'adresser à la rédaction en précisant le nombre d'exemplaires souhaité.

Un certain nombre d'anciens numéros sont également à disposition au Shingyôji.

Impressum

Le Lotus de la Grande Compassion est le bulletin de la Société Bouddhique Suisse Jôdo-Shinshû. Il paraît quatre fois l'an.

Adresse : *Le Lotus*, Société Bouddhique Suisse Jôdo-Shinshû, CP 2139, CH-1211 Genève 1

Courrier électronique : ----

Site internet : www.pitaka.ch/societe

Tirage : 100 exemplaires

Date d'impression : 31 janvier 2006 (9 octobre 2007 pour la version pdf, avec modifications)